

ÉPISODE 1 : LES INTERFÉRENCES

Dans le grand pays, important fabricant mondial de téléviseurs, ceux-ci étaient tellement bon marché que chaque citoyen pouvait en posséder plusieurs, de tailles variées, dans les différentes pièces de son domicile et même dans sa voiture, s'il le souhaitait. D'ailleurs, comme les propriétaires d'automobiles étaient nombreux et qu'ils passaient plus de temps dans leur voiture que dans leur maison, ce n'était pas rare.

Dans le petit pays, qui ne produisait qu'un petit nombre de téléviseurs en noir et blanc, et de mauvaise qualité, posséder l'un de ces appareils, et en couleur qui plus est, constituait un symbole de réussite sociale. Surtout s'il avait été fabriqué dans le grand pays. Mais en détenir plusieurs faisait soupçonner le propriétaire du terrible délit d'ostentation. Et les possesseurs d'automobiles étaient très peu nombreux.

Dans le grand pays, on captait librement plus de cent vingt chaînes nationales et de nombreuses chaînes étrangères, dont celles du petit pays voisin, en VHF et en UHF. Ainsi que d'autres par câble, privées et payantes, dont certaines à caractère pornographique. Sur toutes ces chaînes, on diffusait des dessins animés, des programmes d'éveil pour autistes, d'interminables séries, des événements sportifs de toutes sortes, des journaux télévisés interminables et des reportages qui couvraient toute la planète... Et, la nuit, des films pleins de poursuites en voitures, de bagarres, de coups de feu et de femmes aux gros seins, à peine un ou deux ans après leur sortie en salles. Il y avait également des tonnes de publicité pour tous les produits imaginables.

Chaque téléspectateur choisissait de regarder ce qu'il voulait... s'il ne devenait pas fou avant. En outre, il existait la possibilité de regarder des vidéodisques, avec encore plus de films. Et les dirigeants du grand pays appelaient cela *liberté d'accès à l'information audiovisuelle*.

La télévision du petit pays disposait de trois canaux en VHF, ce qui, aux dires des experts, était plus que suffisant. Cela protégeait les téléspectateurs de la sur-saturation informative, et leur laissait du temps pour travailler. Pour préserver la morale du peuple, il n'existait aucune chaîne privée, ni étrangère, et encore moins pornographique. Les téléviseurs nationaux étaient fabriqués sans système UHF, et on le retirait des téléviseurs importés avant de les vendre. Par ailleurs, un dispositif d'interférences électroniques très complexe (mais pas aussi efficace que les militaires qui le géraient voulaient bien le croire...) assurait le nettoyage des ondes nationales. Une chaîne consacrée au sport vantait les triomphes des athlètes du petit pays et soulignait les cas de dopage de tous les autres. Une chaîne culturelle diffusait des feuilletons à rallonge, souvent les mêmes que ceux regardés dans le grand pays, mais des mois plus tard. Et aussi des programmes éducatifs et d'éveil (deux choses différentes). Et la nuit, les mêmes films que ceux diffusés sur les chaînes du grand pays, mais plus tôt, parce que le petit pays n'avait passé aucun accord avec les grands distributeurs de cinéma et ne leur payait aucun droit pour les retransmissions des films qu'il captait par satellite. La troisième chaîne, informative, reflétait les événements du monde entier et du pays, dans une proportion égalitaire de 35 % de désastres internationaux et de 65 % de triomphes nationaux ou de discours de l'affable dictateur (Guide Éclairé du Peuple) dirigeant le pays. Mais on n'y voyait aucune trace de publicité. Détail qui, selon certains, en faisait la télévision la mieux conçue de la planète.

Chaque téléspectateur disposait de quatre options : une par chaîne, ce qui fait trois, et la quatrième, ne rien regarder du tout. En effet, la plupart du temps, il ne parvenait pas à allumer son téléviseur, en panne. Les DVD ? Si seulement... Mais il en allait de ces équipements comme des automobiles. L'affable dictateur (Suprême Timonier du Destin National) appelait cela *liberté d'accès à l'information audiovisuelle*.

Et tout allait très bien ainsi.

Jusqu'à ce que, un soir... dans le séjour d'un petit appartement du huitième étage d'un immeuble qui en comptait douze (sans ascenseur) dans les faubourgs de la capitale du petit pays... monsieur Perez, installé confortablement dans son fauteuil, une cigarette à la bouche et une tasse de café fumant à la main, regardait l'épisode quotidien de *La justice du peuple*, sa série policière favorite inspirée de cas réels de délinquance... Soudain, son téléviseur capta le signal.

Au lieu des policiers courageux et intègres poursuivant les vils malfaiteurs payés par l'or des puissances étrangères, il ne resta sur l'écran qu'un balayage irrégulier de rayures horizontales et le crachotement familier des interférences.

Les jurons de Monsieur Perez quant aux dispositifs électroniques protégeant la propreté des ondes nationales, aux appareils de fabrication nationale en général, et plus spécialement à sa propre antenne n'impressionnèrent pas Madame Perez. Elle astiquait tranquillement sa cuisine en attendant, après *La justice du peuple*, le début de SON feuilleton, *Amours démodées*.

Les expressions imagées n'attirèrent pas non plus l'attention de sa fille de quatorze ans qui pérorait depuis près d'une heure au téléphone, assise sur le sol de la salle à manger, avec son troisième petit-ami du mois... Elle songeait déjà à appeler, ensuite, deux de ses amies (le service téléphonique était ridiculement bon marché dans le petit pays).

Le seul à accorder un peu d'attention aux imprécations de Monsieur Perez fut son fils cadet de quatre ans. Papa venait d'énoncer des mots amusants qui ne figuraient sûrement pas dans le dictionnaire... Il tenta de les mémoriser : cela pourrait servir dans certaines occasions.

Enrichissant encore davantage le vocabulaire de son rejeton, Monsieur Perez se leva et jura sans même retirer le mégot de sa bouche. Tachant de café et de cendres le devant de sa chemisette tendue sur un ventre arrondi, il remit les pieds dans ses pantoufles, ouvrit la porte du balcon de son appartement et se disposa à résoudre le problème, toujours en maugréant.

Il ne doutait pas du fonctionnement de son téléviseur flambant neuf, fabriqué dans le grand pays voisin et acheté avec l'argent envoyé par son fils aîné qui vivait là-bas depuis des années. Ce devait venir de l'antenne... Encore une fois ! Saloperie. Il allait encore devoir la régler par la *méthode cinétique*, une technique sophistiquée inventée par les électroniciens du petit pays pour réparer tous types d'équipements.

Avant de sortir, Monsieur Perez se retourna pour saisir l'instrument réservé à un travail aussi important : un lourd marteau posé au-dessus du téléviseur. Et, souriant à la voisine cancanière toujours soudée à son balcon de l'appartement d'en face, il se mit à taper à grands coups sur son antenne. Celle-ci avait déjà subi de nombreuses *réparations* de ce type. Elle avait vaguement l'aspect d'un squelette de reptile antédiluvien mort sous la torture, ou d'une sculpture post moderne détériorée.

Douze coups de marteau plus tard, une voix flûtée de quatre ans gazouilla depuis la salle de séjour pour dire que l'image était revenue. Monsieur Perez, exhalant un soupir orgueilleux sur sa capacité à réparer les antennes, retourna s'installer dans son confortable fauteuil devant le petit écran. Il continua de ronchonner, pour la forme.

Et aussi parce que, à première vue, l'intrigue de *La justice du peuple*, qui progressait d'habitude à la vitesse d'une tortue boiteuse, venait de subir une brusque accélération durant les quelques secondes passées par Monsieur Perez à réparer son antenne. Des personnages qu'il n'avait jamais vus jouaient maintenant un rôle essentiel, certains venaient de mourir, d'autres se voyaient démasqués, la fille de l'un d'eux, âgée de trois ans, en avait maintenant sept... Tout ceci compliquait considérablement, pour Monsieur Perez, la compréhension de la série qui devenait un véritable labyrinthe dramatique de policiers déguisés en bandits et de délinquants travestis en espions.

Durant le reste de l'épisode de *La justice du peuple*, Monsieur Perez fut si totalement absorbé à comprendre le fil des événements qu'il en oublia de ronchonner. Cette nuit-là, il se coucha plus satisfait que d'habitude, mais toujours d'aussi bonne heure. Monsieur Perez travaillait comme gardien dans la grande usine de fabrication d'écrous à deux arêtes du petit pays et il devait commencer son service à six heures du matin pour relayer son collègue de nuit. Et Monsieur Perez était un homme sérieux et consciencieux.

Un peu plus tard, madame Perez, la maîtresse de maison, se blottit dans le fauteuil de son époux pour regarder l'épisode quotidien d'*Amours démodées*, un feuilleton sud-américain qui tenait en haleine toutes les ménagères du petit pays depuis presque trois ans. Elle nota également une certaine précipitation dans l'intrigue, mais l'effet fut le même sur elle que sur son mari : cela la réjouit au lieu de l'inquiéter. Ces derniers temps, la série traînait un peu.

Une heure plus tard, alors que les deux conjoints ronflaient comme des bienheureux dans leur chambre, leur fille de quatorze ans, toujours collée au téléphone, regarda la pendule, reposa le combiné et se précipita vers le téléviseur. Elle le régla sur la chaîne sportive, des éclairs dans les yeux. On venait de l'informer — de source très autorisée — que le garçon de dix-huit ans qui l'avait laissé tomber la semaine précédente après lui avoir reproché de n'être qu'une *gamine immature*, sortait maintenant avec une autre *gamine* du même âge qu'elle, mais membre de l'équipe de natation synchronisée. Et ce soir, ladite équipe passait à la télévision.

Mais elle eut beau attendre, aucune compétition de natation ne fut retransmise. À la place, on diffusa les Jeux Olympiques d'hiver. En bobsleigh, elle vit l'équipe du petit pays se classer quatrième. Et à vrai dire, elle trouva le capitaine de l'équipe vraiment très craquant... Les images lui parurent un peu étranges : dans son pays, elle n'avait jamais vu de neige ou de glace et ne savait même pas qu'on pratiquait ce genre de descente en traîneau. Et si la Jamaïque avait une équipe de bobsleigh, pourquoi pas eux ? Mais des Jeux Olympiques d'hiver, en plein été, semblaient un peu bizarres. Elle finit par se raisonner : dans l'autre hémisphère, c'était l'hiver. Elle partit se coucher, satisfaite à l'idée que l'autre *gamine* ne devait pas être si bien puisqu'elle n'était même pas passée à la télévision...

À minuit, dans la chambre qu'il partageait avec sa sœur aînée, le plus jeune des Perez ouvrit un œil, puis l'autre... Après avoir vérifié que tout le monde dormait, il cessa de jouer la comédie, ce qu'il faisait depuis des heures, avec cette patience persistante dont seuls sont capables les moines bouddhistes, les agents secrets et les petits enfants. D'un saut, il descendit de son lit et courut en pyjama jusqu'à la fenêtre de la salle de séjour. Sa petite bouche se tordit en une grimace, tout d'abord de désappointement, puis d'obstination. Il n'y avait pas beaucoup de vent, mais il essaierait quand même... Il aurait peut-être de la chance, malgré tout. Et il alluma le téléviseur.

Certains petits camarades de son école maternelle, noctambules, avaient déjà essayé : après minuit, lorsque le vent soufflait du nord et que les militaires réduisaient la puissance du système d'interférences pour économiser

de l'énergie, on captait parfois certaines chaînes du grand pays voisin, même sur des téléviseurs sans circuits UHF... Et à cette heure — du fait de l'immensité du grand pays, de ses différents fuseaux horaires et de la transmission erratique des ondes électromagnétiques dans l'ionosphère —, l'une d'elles diffusait de magnifiques dessins animés...

Cette nuit-là, malgré l'absence de vent, le benjamin des Perez eut de la chance. Il capta presque immédiatement les truculentes aventures d'un astucieux haricot vert hors-la-loi qu'un concombre shérif stupide essayait en vain de capturer. Ce dessin animé le fascina et il le regarda durant près de deux heures, jusqu'à ce que le sommeil le gagne. Il éteignit alors le téléviseur de ses petites mains et regagna son lit. Il rêva combien il divertirait ses petits camarades en leur racontant ce qu'il venait de voir.

Mais le jour suivant...

Le premier à se rendre compte que quelque chose de *très étrange* était arrivé à son téléviseur fut, naturellement, Monsieur Perez. Il avait encore l'esprit embrumé en partageant son café matinal avec le vigile de nuit, à son travail, lorsqu'il commença à raconter le dernier épisode de *La justice du peuple*, se montrant ravi que l'intrigue se soit accélérée un peu...

L'air de son collègue aurait valu une photographie. L'intrigue, accélérée ? Il s'était presque endormi devant son téléviseur !

Une minute plus tard, en comparant les détails, il apparut clairement que les deux gardiens avaient regardé le même feuilleton... jusqu'à l'apparition du signal, pendant quelques secondes. Ensuite, l'épisode vu par Monsieur Perez chez lui ne ressemblait en rien à celui qui avait suscité l'ennui de son ami dans le poste de garde de l'usine.

Monsieur Perez n'insista pas et fit mine d'accepter l'explication que lui proposait son collègue : il s'était écroulé de fatigue, avait dormi et rêvé une histoire distincte. Mais dans son for intérieur, il savait bien ce qu'il avait vu. Durant la journée, il aborda prudemment le sujet avec des ouvriers de l'usine. Après chaque conversation, il semblait de plus en plus évident qu'il avait été le seul à voir sa version.

Il se dit qu'il vaudrait sans doute mieux abandonner une fois pour toutes cette petite habitude consistant à ajouter une bonne rasade d'alcool à son café quand son épouse avait le dos tourné...

Madame Perez, la maîtresse de maison, n'eut pas l'occasion, ce jour-là, de discuter de l'épisode sensationnel d'*Amours démodées*. Mais elle se consola à l'idée que, le soir-même, elle rendait visite à sa sœur, avec toute la famille, et elle aurait tout loisir de papoter sur les rebondissements de son feuilleton favori.

L'adolescente Perez dut prétendre devant ses amies — y compris la source très autorisée, plus insistante que jamais — qu'elle avait bien regardé la natation synchronisée. Et lorsqu'elle se trompa sur certains détails — elle affirma que la nageuse gagnante était brune, alors qu'elle était blonde, et se méprit sur un élément aussi essentiel que la couleur de son maillot de bain pailleté — elle rejeta la faute sur la mauvaise qualité de la retransmission. Mais à ses questions circonspectes sur l'existence d'une équipe nationale de bobsleigh, elle ne reçut pour toute réponse que des éclats de rire : la bonne blague, un sport d'hiver dans un pays sans neige !

Le petit Perez fut le plus rusé de la famille. Lorsque les visages de ses petits camarades commencèrent à s'allonger devant son histoire du haricot vert hors-la-loi et du concombre shérif, il s'en tira en inventant une cassette vidéo prêtée à son papa... Ah bon ? Ils l'ignoraient ? Eh bien son père possédait un magnétoscope car c'était une personne importante dans l'usine où il travaillait. Et le prestige du gamin, dans la cour de l'école maternelle, s'en trouva considérablement grandi. Toutefois, il passa la journée à ressentir la désagréable impression que l'on s'était moqué de lui, d'une façon qu'il ne comprenait pas. Son père avait-il repéré ses levers nocturnes et avait-il dissimulé une vidéo ? S'agissait-il d'une de ses farces ? Intéressante possibilité...

Ce soir-là, chez la sœur de madame Perez, les membres des deux familles se répartirent dans les pièces du petit appartement presque identique à celui des Perez.

Dans la cuisine, les deux sœurs, tout en préparant de petits amuse-gueule pour accompagner l'apéritif de leurs maris, discutaient à bâtons rompus des prix des produits à l'épicerie du coin, de la jeunesse perdue, sans morale, qui ne respectait plus personne, et surtout des jeunes filles si... libérées...

Chacune des sœurs aurait pu citer sa fille en exemple : les deux adolescentes se maquillaient comme des geishas, portaient des minijupes qui ressemblaient plutôt à de larges ceintures, ne mettaient pas de soutien-gorge et collectionnaient les *amis*. Mais aucune des deux mères n'allait faire le plaisir à l'autre de reconnaître sa propre fille dans ce portrait.

Elles parlèrent de la vie et des réussites de toutes leurs connaissances communes, ainsi que des célébrités et des artistes de cinéma ou de télévision, dans le pays ou à l'étranger. Toute ménagère du petit pays se tenait plus ou moins informée — par des moyens mystérieux — du mariage de la Duchesse Untel, de l'avortement de la Princesse de Machin, de l'adultère de l'acteur Truc et de la récente bisexualité de la chanteuse Bidule...

Mais, pour finir, elles parlèrent bien entendu d'*Amours démodées*.

Madame Perez découvrit ainsi que l'épisode regardé la veille chez elle n'était pas le même que celui vu par sa sœur. Et comme le veilleur de nuit ami de Monsieur Perez, l'explication qui parut la plus logique à sa sœur fut qu'elle s'était endormie et avait rêvé. Mais elle était curieuse — comme toutes les femmes — et elle demanda à madame Perez de lui raconter son rêve...

L'adolescente Perez regardait des photographies de séducteurs de cinéma en bavardant avec sa cousine, de deux ans son aînée. Elles s'étaient affalées sur le lit après une intense session de maquillage mutuel. Au début, elle décida de ne pas souffler mot de la nuit précédente, de peur de paraître folle aux yeux de son admirable parente — admirable entre autres raisons car elle mettait déjà une taille 90 B de soutien-gorge. Elles parlèrent d'artistes, de fringues, de chaussures et autres sujets de la plus haute importance. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsque sa cousine, qui à seize ans possédait plus d'expérience en matière de sexualité que bien des gynécologues, lui confessa qu'elle voyait un nouveau petit ami ! Et rien moins qu'un athlète, d'une beauté ravageuse. Il était coureur — spécialiste du cent mètres plat — et s'entraînait actuellement pour intégrer la toute nouvelle équipe de bobsleigh du petit pays. Il s'agissait d'une autre de ces étranges initiatives supervisées personnellement par l'affable dictateur (Boussole du Futur Lumineux) qui prétendait ainsi combattre l'hégémonie de son puissant voisin en matière de sports d'hiver...

Les deux jeunes filles rirent, complices. Ensuite, redevenue sérieuse, la jeune Perez, envahie par un étrange pressentiment, demanda à sa cousine et amie si elle possédait des photos du galant... Elle ravala sa salive en voyant son visage. Oui, il était vraiment beau... et c'était bien lui qui avait attiré son attention, la nuit précédente, à la télévision. Avec une sincérité inattendue, elle conseilla à sa cousine de ne laisser tomber ce garçon pour rien au monde parce qu'il irait loin. Devant l'insistance de celle-ci, qui avait immédiatement flairé le non-dit, elle finit par raconter de A à Z ce qu'elle avait vu à la télévision. Puis les deux jeunes filles se blottirent l'une contre l'autre et partagèrent une longue et excitante conversation sur les amours impossibles et les événements paranormaux.

Dans la salle de séjour, Monsieur Perez et son beau-frère fumaient et buvaient de concert. Ils parlaient de sport — à haute voix —, de femmes qui n'étaient pas leurs épouses — en cachette — tout en regardant un nouvel épisode de *La justice du peuple*.

Au bout de quelques minutes, Monsieur Perez crut reconnaître l'intrigue. Oui, aucun doute, c'était bien l'épisode qu'il avait vu la veille. Et qu'il s'agisse d'un rêve ou non, il décida de tirer les choses au clair. Il en profiterait pour dévoiler certains détails à son hôte qui passait son temps à se vanter de son *travail pour le gouvernement* et des informations qu'il détenait sur toute une série de faits que le commun des mortels ne pouvait ni ne devait connaître.

Monsieur Perez raconta d'un ton dégagé à son beau-frère — tout en savourant intensément la situation — ce qui allait se passer dans la série policière, point par point. L'air incrédule de l'autre, à mesure que les événements se réalisaient, valait largement celui du vigile de nuit de la fabrique de boulons à deux arêtes, le matin même. Et Monsieur Perez se sentit largement vengé de toutes les fois où son beau-frère l'avait toisé de son air supérieur.

Pendant ce temps, le benjamin des Perez jouait avec sa petite cousine de trois ans. Tous les deux ignoraient joyeusement les insurmontables différences de rôles entre les sexes. Il tenait le rôle du haricot vert hors-la-loi et elle celui du concombre shérif. Tous deux s'étaient joyeusement barbouillé le visage, les bras et les mains de pâte à dentifrice verte, et ils se poursuivaient à travers la maison en criant « Pan, pan ! » tandis qu'ils se visaient avec des jouets en forme de pistolets.

Finalement, les Perez rentrèrent se coucher, le *prophète télévisuel* ventripotent portant dans ses bras le petit haricot vert hors-la-loi épuisé qui portait encore des traces vertes. Au lieu d'agir de même, le beau-frère de Monsieur Perez convoqua une urgentissime réunion familiale aux allures de conseil de guerre.

La sœur de madame Perez et ses deux nièces furent interrogées sommairement par leur mari et père. Qu'avaient-ils noté d'étrange dans le comportement de leurs invités ? Avaient-ils parlé de sujets... bizarres, ou fait état de choses qu'ils ne devraient pas connaître ?

La petite, très contente qu'on l'autorise à rester debout aussi tard, raconta dans ses moindres détails le jeu du concombre et du haricot vert. Son père, soupçonneux, l'écouta attentivement, cherchant à découvrir un sens sexuel, occulte et pervers dans ce nouvel amusement. Mais comme il n'en trouva aucun, il envoya la fillette se coucher et se mit à interroger sa fille aînée.

La jeune fille, après s'être fait prier un moment, parla de l'équipe de bobsleigh de son petit-ami et annonça qu'elle décrocherait la quatrième place aux Jeux Olympiques. Sa mère poussa des cris parce que le capitaine de l'équipe — et gendre potentiel — avait déjà vingt-huit ans...

Tout fut soigneusement noté par le père zélé, en même temps que les péripéties de l'étrange épisode d'*Amours démodées* raconté par madame Perez et l'inexplicable connaissance par Monsieur Perez — qui comme le savait pertinemment son beau-frère, n'entretenait aucune relation avec des gens de la télévision nationale — des détails d'un épisode diffusé pour la première fois le soir-même.

Oui, il se passait décidément des événements *étranges* chez les Perez, en rapport avec le futur. Et tout fait étrange était considéré comme *louche*. Or, derrière tout incident louche pouvait se dissimuler la main traîtresse de l'ennemi, du puissant grand pays, envieux des réussites de son petit voisin. Voilà pourquoi il devait rester vigilant et donner immédiatement l'alerte en cas de situation s'éloignant de la normale. Il accomplirait son devoir. Et cela n'avait rien à voir avec le fait que son orgueil d'homme bien informé venait de subir un monumental affront. Non, pas du tout...

Le jour suivant, le beau-frère de Monsieur Perez déposa un épais rapport à son travail... la Section d'enquêtes populaires du Service de renseignements du petit pays.

Et celui-ci n'aurait pas réussi à devenir l'un des plus efficaces au monde s'il avait négligé d'enquêter au le moindre signe d'activité de l'ennemi. Si bien que, deux heures après que le beau-frère de Monsieur Perez eut été félicité pour son zèle, l'une des voitures banalisées du Service donna un grand coup de frein devant l'immeuble des Perez et quatre agents se croyant méconnaissables, en civil mais arborant tous des coupes militaires et portant de mystérieuses valises noires, montèrent à l'appartement.

Ils déclenchèrent évidemment un véritable torrent de commentaires et de suppositions au sein du voisinage. La voisine cancanière de l'appartement d'en face commença de suite à murmurer que Perez et sa famille trempaient sûrement jusqu'aux oreilles dans des combines très louches : prostitution, pédophilie, armes, drogue... voire pire.

Les agents s'identifièrent devant toute la famille, déclarant qu'il s'agissait simplement d'une vérification de routine, et demandèrent aimablement qu'on les excuse pour le dérangement... Après quoi, avec l'efficacité issue d'une longue pratique, ils se répartirent les tâches : deux agents entreprirent d'interroger les membres de la famille Perez, un par un, dans la chambre des parents, tandis qu'un troisième surveillait les autres dans la chambre des enfants.

Le quatrième agent, Gonzalez, muni d'équipements de détection électronique sophistiqués, examina la maison, cherchant en vain des micros, des drogues ou des armes. Il ne trouva que deux revues pornographiques dissimulées sous la housse d'un fauteuil — une cachette de spécialiste. Finalement, il concentra toute son attention sur le téléviseur.

Gonzalez, en plus de son travail comme expert en déminage, occupait comme couverture civile un emploi de technicien dans un atelier de réparation d'appareils électroménagers, où il était plus précisément spécialisé dans les téléviseurs fabriqués dans le grand pays. Une minutieuse inspection visuelle — sans toucher aucun des composants, au cas où il s'agirait d'une nouvelle bombe ou d'un dispositif encore plus diabolique — ne révéla aucune différence entre cette télévision et un récepteur ordinaire.

Il se résolut donc à allumer l'appareil... à l'aide de la télécommande, en se réfugiant dans un coin. Au cas où.

Le téléviseur des Perez n'explosa pas. Il fonctionnait plutôt normalement. Rien de bizarre. Encore une fausse alerte... Gonzalez se détendit un peu — le stress de sa double vie de travail le menait tout droit vers la calvitie et l'ulcère de l'estomac. Il sourit, regarda sa montre, et régla la télévision avec un air coquin sur la chaîne des informations. À cette heure, apparaissait une présentatrice qui donnait les informations pour les sourds et malentendants avec des gestes qu'il trouvait très sexy...

Comme à l'accoutumée, il tomba sous le charme en la regardant... jusqu'à ce que son esprit acéré d'agent des Services de renseignements réalise qu'un détail clochait. Son idole féminine parlait de pluies abondantes responsables d'une crue vertigineuse de la rivière et de l'effondrement inattendu du nouveau pont routier inauguré *mardi dernier*, Jour de la Révolution nationale.

Or, le Jour de la Révolution nationale était *aujourd'hui*, mardi... Il était certain de l'avoir lu ce matin dans le journal. Incrédule, l'homme vérifia la date et l'heure indiquées derrière la présentatrice gesticulante. Et l'affichage correspondait effectivement au *jour suivant*, le *mercredi*... !!

Tremblant d'émotion devant l'importance capitale de cette découverte, comme Einstein la première fois qu'il écrivit son $E=mc^2$, le technicien Gonzalez alluma alors un moniteur qu'il avait apporté par habitude, pour toute vérification éventuelle.

Sur son appareil, la belle présentatrice donnait également des nouvelles... de la fastueuse inauguration du pont. Au même moment, sur le téléviseur des Perez, celui-ci s'écroulait, vaincu par la pression redoutable des eaux fluviales.

L'agent Gonzalez eut alors la certitude d'avoir découvert un *phénomène unique*, une manifestation incroyable qui contredisait toutes les lois connues de la physique. Si Gonzalez n'avait été qu'un scientifique, peut-être serait-il sorti dans la rue en criant : « *Eureka* ! ». Mais il était également agent du Service de renseignements. Il se contrôla donc et passa un appel pour confirmer la véracité du rapport — déclenchant une vraie révolution au siège du Service — et pour demander des renforts, comme le prévoyait la procédure standard. Puis il resta quelques minutes à regarder la présentatrice, perdu dans ses pensées. Il se voyait déjà obtenir les félicitations personnelles de l'affable dictateur (Père Aimant de la Patrie), la promotion, la notable augmentation de salaire, et le mariage — avec *elle* évidemment... Il reprit soudain ses esprits. Se souvenant de l'existence des autres membres de l'équipe, il courut les informer du résultat de son inspection technique.

Pendant ce temps, les enquêteurs compétents qui se trouvaient encore avec Monsieur Perez avaient réussi à faire avouer au pauvre chef de famille qu'il était un pervers sexuel et un alcoolique, que la voisine d'en bas vendait de la viande au marché noir et que l'homme occupant l'appartement d'à côté lui prêtait des revues pornographiques — interdites dans le petit pays, même si quasiment tout le monde en possédait une ou deux. Ils l'avaient fait *idéologiquement* culpabiliser de conserver des relations épistolaires et téléphoniques avec son fils, ce traître qui avait émigré vers le grand pays ennemi. Et d'accepter ses envois d'argent — sa *subornation*, avait

lâché péjorativement l'un des interrogateurs, crachant presque le mot —, de maltraiter la propriété du peuple avec sa *méthode cinétique* de réparation, et de posséder illégalement des armes létales — le marteau, que l'autre interrogateur brandissait dans le même temps, l'air plutôt menaçant.

Lorsque l'agent technicien Gonzalez leur glissa à l'oreille la nouvelle de sa découverte, les autres décidèrent de laisser Monsieur Perez tranquille jusqu'à l'arrivée des experts. Et ils l'annoncèrent à voix haute, en prononçant le mot « *experts* » avec une telle emphase que le pauvre homme se mit à trembler, imaginant qu'on lui réservait au moins la gégène, les piranhas ou les fourmis rouges.

Les *experts* arrivèrent moins de dix minutes plus tard, avec la célérité habituelle du Service de renseignements du petit pays. Ils étaient plus d'une cinquantaine et transportaient différents équipements volumineux. Mais ils parvinrent à passer *presque* inaperçus, grâce à une intelligente mise en scène. Ils lancèrent un fumigène dans l'appartement d'un voisin de l'immeuble d'en face et à se présentèrent une minute plus tard — avant que quiconque ait le temps de penser à prévenir les *vrais* secours — en actionnant des sirènes. Ensuite, ils se dissimulèrent entre des dizaines de véritables pompiers faisant semblant d'éteindre le feu à grands renforts de jets de fumée et de nuages de vapeur pour empêcher les éventuels curieux de voir quoi que ce soit.

Ils trompèrent tout le monde sauf la voisine cancanière. Le fumigène était tombé dans son appartement — par un pur hasard, la porte de son balcon était la première ouverte repéré par le tireur d'élite. Dans la rue, évacuée en hâte par un robuste pompier — emballée dans une couverture et chargée sur ses épaules — la vieille criait à gorge déployée que Perez et sa famille étaient des vampires extraterrestres déguisés, qu'elle l'avait toujours su, qu'elle les observait depuis des années et qu'en outre... On l'emmena avant qu'elle puisse finir sa phrase.

Dans l'appartement des Perez, pratiquement pris d'assaut par le Service de renseignements, régnait une activité fébrile dissimulée derrière les fenêtres hermétiquement fermées — en plein de mois de juillet — et le tourne-disque de la fille adolescente allumé à plein volume.

Douze enquêteurs qui suaient abondamment avaient divisé la chambre matrimoniale en quatre parties au moyen de cloisons mobiles insonorisées et interrogeaient simultanément, par équipes de trois, les quatre membres de la famille, également en sueur. Ils s'aidaient de tout l'attirail utilisé en pareil cas : puissants projecteurs, magnétophones, photographies et épaisses liasses de papier contenant des tonnes d'informations sur chacun des Perez.

Au bout d'une demi-heure, et sans que quiconque porte la main sur eux, les Perez parlèrent. Le petit dernier avoua qu'il avait volé le chewing-gum d'un de ses camarades d'école maternelle et qu'il jouait *au docteur* avec des petites filles. L'adolescente Perez révéla quand, comment et où elle avait fumé de la marijuana pour la première et unique fois, et comment elle avait perdu sa virginité. Madame Perez, accablée par les preuves, reconnut une courte liaison extraconjugale avec un vendeur du supermarché, huit ans plus tôt. Quant à Monsieur Perez, il était déjà disposé à admettre qu'il était Jack l'Éventreur, Dracula, un travesti ou le président du grand pays voisin, ce qu'on voudrait, pourvu qu'on le laisse respirer un moment et qu'on éteigne ces projecteurs qui le rôtaient vivant...

Six autres enquêteurs, munis de puissants microscopes, de détecteurs de radiations et d'appareils à rayons X, examinèrent jusqu'à la dernière molécule chaque pièce de linge, chaque objet ou meuble des Perez, et chaque millimètre carré du sol de leur appartement.

Six autres hommes, déguisés en enquêteurs du Service national du Recensement, parcoururent l'immeuble de haut en bas pour recueillir toutes sortes de commérages sur la famille en question... et sur une multitude d'autres sujets, au passage.

Mais le plus gros du travail avait été confié à un essaim de techniciens : physiciens, électroniciens, géomètres, topologues, météorologues, et toutes sortes d'autres noms en « -logue », qui s'affairaient autour du téléviseur des Perez avec des microscopes à rayons gamma, des appareils à fluographie, des capteurs d'ions, des pendules, des synchrotrons de poche, des psychodécupleurs triphasés et d'autres appareils qui n'avaient même pas de nom. Ils mesuraient, testaient, analysaient. Et expérimentaient aussi, mais avec la délicatesse d'une bande d'éléphants dans un magasin de porcelaine...

Lorsqu'ils déconnectèrent l'antenne du téléviseur des Perez, le remplaçant par un autre poste identique, et qu'un commentateur à l'air constipé continua de déplorer les importantes pertes matérielles liées à l'effondrement, *le jour suivant*, du pont inauguré *le jour même*, il y eut des sifflements de joie. Mais certains savants demeurèrent incrédules, prétendant avec insistance qu'il pouvait s'agir d'une machination malfaisante ourdie par le grand pays voisin...

Lorsqu'ils reconnectèrent le téléviseur des Perez en parallèle avec l'autre poste et que le commentateur apparut sur les deux écrans, il y eut également des applaudissements, contenus avec difficulté.

Ensuite, un météorologue trempé de sueur — ils avaient tiré au sort celui qui aurait l'honneur de procéder à l'essai historique — saisit avec des mains humides et tremblantes la télécommande et régla l'un des deux appareils sur la chaîne sportive. Ils regardèrent tous une célèbre sauteuse à la perche du petit pays franchir la barre des cinq mètres et remporter la médaille d'or aux championnats du monde d'athlétisme. Les acclamations furent tonitruantes. Parce que ce concours d'athlétisme n'aurait lieu que dans trois mois... et parce que cette

athlète, une mulâtre sculpturale dont la tenue de sport était réduite à sa plus simple expression — elle prétendait toujours que les vêtements la gênaient pour sauter —, ne laissa indifférent aucun des membres du personnel scientifique masculin, sans compter deux physiciennes et une statisticienne lesbiennes.

Six heures plus tard, lors d'une réunion générale — pour laquelle il fut nécessaire de construire une mezzanine temporaire dans la salle de séjour de l'appartement, vu l'impossibilité de faire entrer simultanément une cinquantaine de personnes dans la pièce —, les membres des équipes scientifiques et les enquêteurs confrontèrent leurs résultats. Ils parvinrent à une série de conclusions temporaires, élément de base du rapport urgent que put lire, le soir même, l'affable dictateur du petit pays (Pilote de l'Aube Justicière) :

1) *Les Perez étaient une famille ordinaire. On pouvait même aller jusqu'à dire moyenne. Ils ne présentaient aucune aberration sexuelle (en réalité, pas plus que la normale ; les revues de Monsieur Perez et sa manie d'éventrer les vieux ours en peluche n'étant ni graves ni perverses) et n'étaient agents d'aucune puissance étrangère (bien qu'il faille vérifier ce point de façon plus approfondie). Ils n'étaient pas des génies scientifiques (l'adolescente Perez avait d'ailleurs avoué qu'elle venait de rater un devoir de physique au lycée) et ne possédaient aucun pouvoir paranormal (nul n'avait présenté, dans l'exercice consistant à deviner dans quelle main se trouvait la pièce de monnaie, un score dépassant la moitié des tentatives, ni montré de talent particulier avec les cartes ESP, ni plié de petites cuillers avec la force du regard... Mais il faudrait également vérifier). Leurs petits vices et leurs secrets étaient identiques à ceux de tout citoyen du petit pays : achat illicite de viande ou de lait de provenance inconnue, vente illégale de vêtements, possession de matériel pornographique, fraude mineure. Pas de vol à grande échelle, de sabotage, de réseaux de prostitution, ni de trafic de drogue ou d'armes de guerre.*

2) *Leur appartement était également des plus communs. On n'y avait trouvé aucun micro caché, aucune entité mystérieuse dans les murs (à part deux colonies de termites, quatre mille-pattes et cent quarante-trois cafards de l'espèce domestique la plus répandue), aucune source de radiations mutagène, ni aucune résonance énigmatique des flux d'énergie terrestre confluant à cet endroit (ce qui aurait été relativement difficile, vu que l'appartement se trouvait au huitième étage). Seulement une petite faiblesse structurelle... Comme dans de nombreux édifices populaires du petit pays, quelqu'un avait probablement jeté trop d'eau dans le mélange pour dissimuler qu'il avait dérobé une partie du ciment.*

3) *Le téléviseur, unique bien des Perez représentant une certaine valeur, était également commun et courant (excepté qu'il avait été fabriqué dans le grand pays voisin). La preuve en était que le phénomène de distorsion télévisuelle maintenant appelé Effet Perez (l'agent technicien qui l'avait découvert et testé quelques heures plus tôt lutta avec acharnement pour qu'on lui donne son nom... mais, pour tout le monde, Perez parut préférable à Gonzalez, et on en resta là) se produisait également lorsque d'autres téléviseurs étaient connectés à l'antenne.*

4) *Des trois chaînes de la télévision nationale captées avec un déphasage temporel, deux (la chaîne culturelle et la chaîne d'information) présentaient le même décalage, soit exactement vingt-quatre heures. La troisième, la chaîne sportive, montrait apparemment un décalage de trois à six mois, un intervalle qui restait à déterminer avec certitude.*

5) *Dans la mesure où ni la famille, ni l'appartement, ni le téléviseur ne semblaient en cause, il apparaissait clairement, par simple élimination, que l'ANTENNE devait être la clé de l'Effet Perez. Quel était le mécanisme de ce phénomène inédit ? De quoi s'agissait-il exactement ? Plusieurs théories étaient avancées, mais la plus probable était celle suggérée dans le rapport préliminaire de l'équipe des topographes (conseillés par un expert de la fabrique nationale d'antennes). Monsieur Perez, à force de réparer son antenne par la méthode cinétique, avait fini par la déformer de telle façon qu'une partie de la structure s'était exclue du plan topologique, se déplaçant sur un mode inter-dimensionnel pour parvenir à capter les émissions télévisuelles du futur. La probabilité d'apparition d'un tel phénomène était de 0,0056 %, donc non nulle, et s'était clairement concrétisée.*

6) *Il était vivement recommandé de NE PAS TOUCHER l'antenne. Sous aucun prétexte. En effet, une telle configuration tendait à l'instabilité et tout changement pourrait provoquer un arrêt immédiat du phénomène. D'un autre côté, la configuration de l'artefact était si tordue et complexe que les topologues ne parvenaient pas à le modéliser en formules mathématiques. Quant à la reproduire, ce n'était pas envisageable... avant au minimum une centaine d'années.*

Des affirmations précédentes découlaient de nombreuses spéculations et des questions — certaines plutôt fumeuses, pour ne pas dire paranoïaques — qu'il convenait de corroborer, et des décisions à prendre immédiatement, devant la transcendante opportunité offerte au petit pays.

Le futur montré par l'Effet Perez correspondait-il au monde connu ou bien s'agissait-il d'univers alternatifs ? Était-il possible de changer l'avenir, en se basant sur ces informations ? Et si l'homme tentait de modifier son futur, cela ne provoquerait-il pas des lignes temporelles annexes, des cataclysmes causals, la réapparition des dinosaures, des dérèglements entropiques... bref, des catastrophes actuellement inimaginables ?

Combien de téléviseurs pourrait-on connecter à l'antenne sans affecter la qualité de son signal trans-temporel ? Les techniciens avançaient un chiffre de quatre à six, s'agissant d'une antenne normale, mais après un tel traitement, qui sait...

Valait-il mieux garder secret l'Effet Perez pour explorer la connaissance du futur et le protéger de la convoitise de l'ennemi ? Ou bien était-il préférable d'envoyer un communiqué officiel à l'Organisation des Nations Unies pour mettre gratuitement le futur entre les mains de toute l'humanité ?

Les coups de marteau de Monsieur Perez étaient-ils l'unique et véritable cause de ce phénomène ? Les vrais responsables ne seraient-ils pas des extraterrestres ? Ou des êtres venus d'un autre temps qui planifieraient la destruction de la civilisation humaine ? Ce phénomène ne serait-il pas la trompette de l'ange de l'apocalypse (bien que cela soit interdit, de nombreux habitants du petit pays étaient profondément religieux ; c'était peut-être dû au sentiment que tous survivaient par un pur miracle...) ?

Seul le Leader Suprême, le Guide Illuminé de son Peuple, l'affable dictateur, pouvait porter sur ses épaules le terrible poids des conséquences de la décision à prendre, quelle qu'elle soit. Et tous les agents, enquêteurs et membres de la famille Perez s'installèrent comme ils le purent pour passer la nuit, dans l'attente du verdict du Timonier Suprême.

Les Perez, qui en fin de compte étaient les occupants légitimes de la maison, furent enfermés dans la chambre matrimoniale et la salle de bains — au grand dam de l'adolescente qui, ayant déjà oublié les pesanteurs de l'interrogatoire, s'était lancée dans un échange volcanique de regards et de sourires avec l'un des physiciens les plus jeunes et les plus mignons de l'équipe. Les cinquante-huit personnes restantes s'entassèrent dans la salle de séjour, l'autre chambre et la cuisine. Et sans effets trans-dimensionnels.

Des mois plus tard, lorsque toute cette histoire d'Effet Perez et d'interférences cesserait d'être secrète, certains ex-voisins de l'immeuble se souviendraient encore qu'ils avaient cru, cette nuit-là, que Perez avaient enfermé un lion chez lui, tant le volume du ronflement généré par le bataillon de scientifiques et d'agents, dans un espace si réduit, fut impressionnant.

Durant la nuit, anxieux comme à son habitude, l'affable dictateur (Augure Inspiré des Destinées de son Peuple) du petit pays lut et relut le rapport. Après quelques coups de téléphone énergiques pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie très douteuse, il réfléchit longuement aux conséquences possibles. Il sentait qu'il jouait avec le feu, et n'était pas dépourvu de scrupules... Enfin, pas tout à fait.

Toutefois, bien qu'il soit un peu superstitieux, tout au fond de lui-même, et craigne les forces que ses décisions risquaient de déchaîner, il préférerait par dessus tout sentir le pouvoir couler entre ses doigts. Et existait-il plus grand pouvoir que celui de connaître le futur ? C'était comme une drogue à laquelle personne ne pouvait résister...

Il se décida enfin. Il sourit, murmura quelques mots ressemblant à une prière puis commença à donner des ordres précis et énergiques. Il n'y avait plus de temps à perdre. La chance avait mis un atout dans ses mains et il n'allait pas laisser une occasion pareille lui échapper par faiblesse, quels que soient les imbroglios inter-temporels qu'il pourrait déclencher... Tout au moins, il tenterait d'utiliser ce pouvoir avec un minimum d'éthique.

Le matin suivant, une demi-division d'infanterie se déplaça jusqu'aux sources de la rivière sur laquelle on avait inauguré le pont, la veille. Les soldats travaillèrent d'arrache-pied pour élever une digue de terre provisoire dans le but d'éviter la crue. Bien que quelques physiciens, informés de l'Effet Perez poussent des hauts cris et palabrent d'un air préoccupé sur l'Entropie, la Loi de la Causalité et les maillons temporels, l'affable dictateur (Suprême... bla bla bla...) les fit taire par une de ses célèbres phrases qui ne fut révélée que plusieurs mois plus tard :

« Si, d'après cette loi, connaître le futur ne nous sert pas pour le changer et éviter des désastres à notre pays, alors la Causalité est une ennemie du peuple et doit être traitée comme telle : sans aucun état d'âme. »